

Roman de Sylvia Maccari

Meurtres Elfiques

Tome III

Meurtres à Florence

Prologue

Deux ans auparavant, Cynthia, jeune et talentueuse journaliste à Directive TV, spécialisée dans les interviews de personnalités, se voit confier, par son directeur, un reportage sur des meurtres troublants et particulièrement horribles, dans le département du Lot.

La gendarmerie est complètement dépassée, aussi va-t-elle mener sa propre enquête avec l'aide d'un individu très discret et réservé, qui vit dans la forêt, Régis.

Son enquête va la mener à côtoyer un monde insoupçonné où les individus s'efforcent de cacher un lourd secret que Régis va finir par lui dévoiler.

Depuis des siècles, les elfes vivent dans la région. Ils sont parfaitement intégrés dans la société, y compris à des postes à responsabilités, notamment au sommet du gouvernement.

Lui-même et ses deux frères sont des elfes. Leur espérance de vie est supérieure à mille ans et ils ont des dons en télépathie plus ou moins évolués.

Leur communauté est divisée en clans qui se distinguent par le port de Torques représentant des animaux différents. Pour des raisons de discrétion, chaque clan permute avec un autre tous les vingt ou trente ans.

Toutes les personnes connaissant leurs existences portent une bague gravée d'une rose au cœur rouge, dont Anna, la propriétaire du gîte qui héberge Cynthia, elles sont fabriquées par Fabien, l'artisan bijoutier.

Après de longs mois d'enquête aux côtés de Régis, dont le vrai nom est Ohtar, elle va découvrir l'assassin et ses complices qui seront sanctionnés.

oooooooooooo

Cynthia découvre que Régis est amoureux d'elle et c'est réciproque. Régis va finir par choisir de vivre à ses côtés, acceptant, comme c'est la règle chez les elfes, d'être banni de sa communauté.

S'étant rendu compte de leur capacité à mener des enquêtes, Cynthia et Régis vont décider de créer une agence de détectives privés.

À présent, Cynthia va devoir partager son temps entre son travail de journaliste et celui de détective, sans oublier Régis.

Après leur première enquête dans le Lot sur l'assassinat d'un archéologue qui était à la recherche de l'épée Durandal, Cynthia et Régis vont se rendre à Florence, en Italie pour couvrir un reportage sur un célèbre peintre. Mais Cynthia pense toujours au lourd secret que lui cache Régis à propos d'un torque et d'un troisième genre.

1

L'artiste peintre

Victor, le patron de la chaîne Directive TV, demanda à sa meilleure journaliste, Cynthia, d'aller faire un reportage sur un peintre, très en vogue, qui a son atelier à Florence, en Italie. Il souhaite avoir tous les soirs un direct où elle racontera la vie de ce peintre sous forme d'épisodes à rebondissement qui devront attiser l'intérêt des lecteurs.

Cynthia s'empressa de regrouper son équipe et suivi de son compagnon, Régis, ils partirent pour Florence où la secrétaire du journal leur avait réservé des suites à l'hôtel Florent, près du palais Pitti. Cynthia profita du long voyage en voiture pour se documenter sur Alonzo Sumatari. Après s'être installés à l'hôtel, ils se rendirent au jardin Boboli, à proximité de l'hôtel, pour y faire leur premier direct et annoncer le but de leur reportage.

🕒 Bonjour à tous, Cynthia en direct du jardin de Boboli à Florence, où j'ai la joie de vous présenter un des plus grands artistes peintre de notre époque. Alonzo Sumatari. Toutes ses œuvres sont uniques et s'arrachent à des prix exorbitants. Nous aurons le plaisir de pouvoir le suivre quelques jours pour vous faire découvrir son univers et croyez-moi, vous allez passer des moments inoubliables en sa compagnie.

C'était Cynthia, pour Directive TV.

— C'est dans la boîte ! Lança Edward.

Cynthia rendit le micro à Jamal, récupéra son manteau et se rendit au bar de l'hôtel Florent.

C'était l'hiver, il faisait très froid et une fine pellicule blanche recouvrait les ruelles. Elle regarda machinalement son téléphone et s'assit à une table près d'un radiateur. Edward et Jamal ne tardèrent pas à la rejoindre en grelottants. Edward s'aperçut tout de suite que Cynthia n'était pas dans son assiette. Elle était effectivement inquiète de l'absence prolongée de Régis.

Pour lui faire oublier ses soucis, il lui parla du reportage qu'ils allaient faire et lui demanda d'oublier un peu Régis pour lequel il n'avait pas particulièrement d'empathie, d'autant qu'il l'avait plumé au poker la veille au soir. D'un ton autoritaire, elle le remit à sa place et lui demanda de faire un effort pour ne pas, sans cesse, chahuter son compagnon.

Alors qu'Edward continuait, malgré tout, à déblatérer sur le dos de Régis, Cynthia regarda encore son téléphone, le réseau était pourtant bon. Elle se leva et prétexta aller aux toilettes se refaire une beauté.

Elle revint un moment plus tard et reprit sa place. Elle aperçut alors Régis derrière la vitre. Il arrivait, le bonnet toujours rivé sur sa tête, chargé d'un énorme carton.

Il entra, posa son paquet sur une autre table, salua Jamal avant d'embrasser Cynthia sans prêter la moindre attention à Edward. Il s'installa à leur table et commanda un chocolat chaud.

— Je m'inquiétais, lui dit Cynthia.

— Il ne fallait pas. Ça fait longtemps que je n'étais pas venu en Italie, aussi, j'ai fait quelques emplettes, pour ne pas repartir les mains vides.

— À t'entendre, on dirait que tu as cinquante ans ! Lui lança Edward.

Régis ne releva pas, il avait promis à Cynthia de rester calme et de ne pas réagir à la provocation d'Edward.

— Alors, le reportage se présente bien ?

— Oui, on a rendez-vous à la Galerie des Offices dans deux heures. Alonzo nous attendra là-bas. Tu sais où ça se situe ?

— Bien entendu ! C'est un très beau musée de réputation mondiale et nous n'en sommes pas très loin, c'est de l'autre côté de l'Arno.

Régis appela le serveur et dans un Italien parfait, recommanda une tournée. Cynthia sortit un petit paquet cadeau de son sac et le lui tendit. Régis s'empressa de l'ouvrir, c'était un livre récent qu'il n'avait pas eu l'occasion de lire. Jamal s'enquit de la raison de ce cadeau et Cynthia lui répondit que c'était pour son anniversaire et rajouta, pour couper court aux questions embarrassantes, qu'il avait, aujourd'hui, trente ans.

— Quoi ? C'est ton anniversaire Régis ? S'écria Jamal. Tu aurais pu nous le dire, Cynthia.

Jamal partit aussitôt acheter un gâteau et demanda au serveur d'y planter une bougie. À la grande surprise de Régis la salle entière se mit alors à chanter "tanti auguri...!".

Embarrassé, Régis s'empressa de souffler sa bougie, afin que le calme revienne.

— T'es un vrai pote, Régis ! Lui dit Jamal en tapotant son épaule.

Régis se leva et leur fit signe qu'il était temps de partir. Il prit son gros carton et tous se dirigèrent vers la voiture. Connaissant bien la ville, Régis, à l'avant, servait de guide, faisant un

commentaire au passage de chaque monument présentant un intérêt.

Ils traversèrent l'Arno au pont "Alle Grazie", et remontèrent le long de l'Arno pour se garer à proximité du bar de la galerie des offices, au bord du fleuve.

En sortant du véhicule, quelque chose attira son attention. Il fit une dizaine de pas, en regardant autour de lui. Cynthia lui demanda ce qu'il avait, mais il ne répondit pas. Les deux autres journalistes ne comprenaient pas. Régis fit signe à Cynthia de se taire. Il semblait chercher quelque chose ou quelqu'un. Il revint sur ses pas, s'arrêta de nouveau puis repartit dans une impasse. Cynthia lui emboîta le pas, sous le regard exaspéré d'Edward et s'enquit de la raison de sa réaction.

— Qui a-t-il Régis ?

— J'ai entendu quelque chose qui ressemble à une dispute, quelqu'un cherche à nuire à une autre personne.

Jamal s'approchait en criant qu'ils allaient être en retard. Régis reprit ses esprits et les emmena devant le musée, piazzale degli uffizi.

Là, des dizaines de voitures de police étaient garées sur le trottoir. Un espace avait été sécurisé et la foule s'amoncelait autour, en criant. Régis sentit tout de suite qu'il s'agissait du peintre qu'ils étaient venus interviewer.

— C'est Alonzo, il a été violemment assassiné.

— Et comment le sais-tu ? Questionna Edward en se dirigeant vers les policiers.

Ils s'avancèrent, et Cynthia s'efforça d'obtenir des informations. Jamal tentait en vain de téléphoner, mais il n'y avait pas de réseau. Edward essayait, avec sa caméra, de se frayer un chemin au milieu des journalistes. La tension était à son comble, tous voulaient avoir la primeur du fait divers. Régis

reculait, submergé par toutes les formes de pensées qui s'amoncelaient autour de lui.

Il savait qu'il devait partir pour ne pas occasionner d'interférences sur les téléphones, mais il ne quittait pas du regard Cynthia, essayant vainement de lui parler par télépathie. Il regarda encore tous les journalistes crispés sur leur portable, il devait absolument partir.

Une bonne demi-heure plus tard, assis sur les marches d'une vieille maison, il vit arriver Cynthia accompagnée de ses deux techniciens. Elle ne parle pas italien et n'avait rien compris à ce que disaient les policiers et journalistes locaux. Mais son patron, Victor, voulait qu'elle fasse la une du journal télévisé. Jamal avait bien essayé d'obtenir des informations, mais en vain, les journalistes ne veulent rien dévoiler. Régis qui parlait parfaitement italien et surtout qui a le don de lire dans les esprits, lui proposa de questionner les journalistes.

Il leur fit signe de le suivre et ils retournèrent devant la galerie. Régis observa tous les policiers les uns après les autres, soudain quelqu'un cria son vrai prénom : Ohtar.

— Enzo ! Cria Régis.

Les deux hommes se firent une franche accolade.

— Pourquoi l'a-t-il appelé Ohtar ? Questionna Edward.

— C'est son deuxième prénom. Répondit maladroitement Cynthia en remarquant que le policier portait une chevalière identique à celles qu'elle avait observées dans le Lot.

Il avait les cheveux très courts, grisonnants, de taille moyenne, avec un corps svelte. On ne lui donnait pas loin de la cinquantaine. Régis s'adressait à lui dans un Italien parfait, en faisant, comme tout bon Italien, de grands gestes. Ils discutèrent un long moment, en regardant de temps à autre, Cyn-

thia. Les journalistes s'approchèrent et il leur présenta son vieil ami qui était capitaine de police et chargé de l'enquête sur la mort du peintre.

Enzo accepta de leur expliquer ce qui s'était passé, mais avec interdiction de divulguer les informations pour le moment, Régis servant d'interprète.

— En fait, c'est la femme de ménage qui a trouvé le corps d'Alonzo Sumatari dans la loge où sont rangées des tas de très vieilles toiles. Ça pourrait être l'œuvre de deux personnes. Son corps nu, a été peint et sa peau desséchée par la peinture. Ils lui ont arraché la langue, post mortem, et d'après le légiste, il serait mort étranglé.

— Ont-ils une piste ? Quelqu'un qui lui aurait voulu du mal ?
Questionna Cynthia.

— Pas vraiment, madame. Répondit Enzo.

Puis il s'adressa à Régis en parlant très rapidement. Régis opinait puis se retourna vers Cynthia.

— Il nous demande notre aide, nous deux, et souhaite que nous le suivions.

Enzo les fit entrer dans le musée, laissant Edward et Jamal sur le trottoir. Ils se dirigèrent vers une grande pièce, gardée par de nombreux policiers. Régis fit signe à Cynthia de l'attendre et entra à la suite de son ami.

Là, des grandes toiles, très anciennes étaient enfermées dans des caisses à l'abri de l'air et de la lumière. Enzo le conduisit jusqu'au corps complètement méconnaissable de l'artiste.

Régis s'agenouilla et regarda de près les plaies béantes. Il posa son doigt sur l'une d'elle, pleine de peinture qu'il voulut goûter. C'était écœurant, il s'essuya avec son mouchoir, puis fit quelques pas autour du corps, scrutant chaque détail.

Enzo fit signe à ses hommes de se reculer, afin de lui laisser toute la place dont il avait besoin. Régis contourna les grandes caisses, revint sur ses pas, repartit dans l'autre sens. Il les scruta, avec grande attention et s'arrêta près de l'une d'elles. Là, dans un coin, il y avait une trace de doigts avec la peinture qui avait servi. Deux hommes en blanc arrivèrent subitement pour prendre l'empreinte. Régis recula encore, il longea le mur et se retourna vers Enzo pour lui demander ce qu'il y avait derrière. Il lui répondit : un débarra, sans importance. Il le pria de lui ouvrir la porte.

Régis entra, la pièce était sombre. Il observa chaque objet qui aurait pu être déplacé, puis il finit par allumer la lumière, mais rien ne semblait avoir bougé. Or, lorsqu'il était dehors, il avait bien entendu la voix des meurtriers. Ils étaient forcément entrés par une porte dérobée, ou une fenêtre condamnée. Il ressortit et repassa devant le corps que le médecin légiste enfermait dans un grand sac noir.

— Qu'en penses-tu ? Questionna Enzo en italien.

— Il y a de la soude dans la peinture. Affirma Régis.

En fait, les policiers n'avaient rien trouvé, pas même de pinces.

Seulement une empreinte trouvée par Régis avec peu de chances qu'elle soit exploitable.

— Ils ne sont pas entrés par la porte, j'en suis persuadé, lui dit Régis. Je les ai entendus, comme s'ils étaient tout près. Ils sont ressortis, il n'y a pas longtemps. À quelques minutes près, j'aurais pu les voir dans la rue.

Ils ressortirent de la pièce tout en discutant encore en italien. Cynthia s'approcha, désireuse d'en savoir un peu plus. Régis

expliqua ce qu'il avait trouvé, sans dire ce qu'il avait entendu dans la rue. Puis Enzo les invita à venir dîner chez lui.

Plus tard, alors que Cynthia se préparait dans la suite de l'hôtel, Régis lui racontait ses sorties avec Enzo. Il était bien rare qu'il s'étende sur son passé, mais Enzo semblait tenir une place privilégiée. C'était un grand ami et il le faisait beaucoup rire.

Cynthia s'intéressa à son recrutement. Comment avait-il été mis dans le secret ? Régis lui expliqua qu'il ne prenait pas part aux recrutements, il était bien plus absorbé par ses lectures, mais c'est son frère Mathieu et Henri qui s'en occupaient et il se trouve qu'ils avaient besoin de policiers, les anciens recrutés étant décédés. Voilà déjà quinze ans. À l'époque, le clan des dragons devait quitter rapidement le Lot pour être remplacé par le clan de Régis. Cynthia connaissait la suite.

Dans le grand salon, Jamal et Edward les attendaient impatients de se rendre chez Enzo.

Ils longèrent le fleuve Arno jusqu'au pont "Alle Grazie" pour le traverser et monter plus au nord vers la basilique Santa Croce. C'est un quartier parmi les plus pittoresques de la ville. Régis les conduisit jusque dans une belle cour, admirablement bien entretenue, face à une immense maison à trois étages.

Enzo les attendait sur le pas de la porte en criant à Ohtar d'entrer. Ils prirent place dans un grand salon, très moderne avec un piano central. Le sol était en marbre de carrare, blanc immaculé, Cynthia n'en revenait pas. Régis lui expliqua, dans le creux de son oreille, que c'était dans cette demeure qu'ils avaient tous habiter durant de longues années.

— Et il n'y a pas d'autre clan, aujourd'hui ? Demanda-t-elle.

— Si, mais nous ne les verrons pas ce soir.

— Pourquoi ?

— Ils savent que je suis là !

— Et alors ?

Régis ne répondit pas et partit rejoindre son ami en réajustant le nœud de son bandana. Une femme entra, et posa un grand plateau apéritif sur la table. Enzo déboucha un magnum de champagne et servit.

— Je vous présente mon épouse, Paola. Dit-il.

Celle-ci leur serra les mains, enchantée de faire leur connaissance et fit une bise à Régis. Elle portait aussi la même bague à la rose au cœur rouge. Ils trinquèrent et tous prirent place autour de la table. Cynthia s'excusa et sortit pour fumer une cigarette.

Elle descendit les quelques marches et s'assit sur un banc. Elle chercha son briquet dans toutes ses poches en grommelant et sursauta lorsqu'une main lui en tendit un. Elle se retourna et vit un homme très grand, blond vénitien avec un torque à tête de lion. Elle le remercia et le salua en se présentant. L'étranger, qui savait parfaitement qui était Cynthia et surtout sa liaison avec Régis, fit de même.

— Je suis Léon, ou Vorondil, comme vous voulez !

— Vous êtes du clan des lions, je présume.

— Oui. Que faites-vous ici ?

— Nous étions venus pour faire un reportage sur Alonzo Sumatari, mais il est mort. Savez-vous quelque chose ?

— Non. Nous nous ne mêlons pas de leurs histoires. Comment va Ohtar ?

— Bien. Vous le connaissez ?

L'elfe pouffa de rire et prit place près d'elle en fumant son cigare. Cynthia s'écarta légèrement pour lui faire un peu de place et lui demanda ce qu'il faisait à Florence. Il lui répondit qu'il restaurait les peintures anciennes et comme expert, il ne pensait pas le plus grand bien des peintures d'Alonzo Sumatari, bien que ces toiles se vendent très chères. Cynthia, par contre, les trouvait plutôt sympathiques.

Vorondil se figeât net, se leva et s'écarta d'elle. Il leva les yeux vers la porte d'entrée et s'éloigna encore. Régis était sur le pas de la porte, le fixant droit dans les yeux. Cynthia lui fit signe, mais il ne répondit pas. Il descendit à la rencontre de Léon, en lui jetant un regard glacial.

— Bonne soirée, Cynthia. Dit Léon en partant.

— Qu'est-ce qu'il y a ? Demanda Cynthia à Régis.

— Je ne l'aime pas et il le sait très bien.

— Pourquoi ?

— C'est de l'histoire ancienne, je n'ai pas envie d'en parler.

— Comme d'habitude ! Dit-elle en se levant. Un jour, je t'ai dit que tu pouvais me faire confiance, je te le redis aujourd'hui comme je te le dirai encore demain. J'espère qu'un jour, enfin, tu voudras bien me parler.

Elle remonta, laissant Régis derrière elle.

Ils passèrent toutefois une soirée agréable, Régis au piano et Paola qui chantait. Enzo leur demanda de se joindre à lui dans une autre salle où Paola leur apporta des boissons.

Ils parlèrent longuement de l'enquête qui s'annonçait difficile. Alonzo, bien que très connu, n'était pas aimé. Il faisait régulièrement la une des journaux pour ses peintures xénophobes et racistes.

Ils prirent congé, tard dans la soirée, pour rejoindre leur hôtel.

